

Steeve McQueen & Cie

CHAPITRE 1

La police arrêta Emilie Dulac un matin du mois de juin 2031. Emilie appuyait sur le bouton de l'interphone qui bégayait comme une sirène d'incendie.

- Madame Dulac ? dit une voie masculine.
- Oui, répondit-elle.
- C'est la police. Je dois vous parler. Vous pouvez ouvrir, dit-il en présentant à la caméra de l'interphone une carte barrée d'un liseré bleu. Ouvrez Madame Duval, répéta-t-il après un silence.
- Deuxième-gauche, indiqua mécaniquement Emilie comme si elle parlait à un livreur de pizzas.

Sur le pas de la porte, le policier présenta à nouveau sa carte.

- Vous allez devoir me suivre au commissariat Madame.
- Pourquoi, qu'est ce qui se passe ? questionna-t-elle.
- Vous avez été dénoncée pour vos activités politiques Madame.
- Je ne fais pas de politique Monsieur, précisa immédiatement Emilie, il s'agit d'une erreur.
- Alors ça ne prendra que quelques minutes à éclaircir au commissariat, conclut le policier en l'invitant à le suivre.

Emilie enfila un manteau et prit son sac. En quittant son appartement, Freddy, son vieux chat, lui adressa un miaulement plaintif.

CHAPITRE 2

A l'arrière de la voiture de police, Emilie pensait à la chanson d'Eddy Mitchell¹ que son père fredonnait souvent. Pas de menottes, pas de chien loup au regard un peu fou, mais elle se sentait prisonnière. Déjà.

Au feu rouge, des personnes s'agglutinaient aux voitures pour vendre de la nourriture ou des cigarettes aux automobilistes. Dans les stations-services, les files d'attente s'étiraient ; la pénurie de carburant s'aggravait chaque jour. Des camions militaires stationnaient aux grandes intersections et des soldats en arme patrouillaient dans les rues.

Depuis six mois la France avait changé. Un nouveau Président de la République avait été élu et il mettait en place une politique ultra libérale ; « la chienlit française » criait l'opposition. Le nouveau chef d'Etat s'était fait élire sur les cendres des gilets jaunes et de la crise du Covid qui, depuis dix ans, secouaient le pays. Les premières mesures furent radicales : suppression de la sécurité sociale, du droit du travail et de l'impôt sur le revenu. La suppression des radars de vitesse, la privatisation de l'école et la VIème république furent votées dans la foulée. Chaque jour apportait son lot de nouvelles dérèglementations. On avait appris cette semaine la dépénalisation du cannabis, et même la vente de la Tour Eiffel à un fonds de pension américain. Dans la presse économique, on titrait « Le miracle Français ». En

¹ Edit Mitchell – Sur la route de Memphis – 1976.

effet, une croissance à deux chiffres et un taux de chômage de moins de 1% plaçaient la France parmi les meilleurs élèves de l'Europe.

Privés d'allocations et d'aides, les plus modestes tombaient dans la misère. Les gares, les places des centres-villes et même le parvis de Notre Dame étaient squattés par des SDF. Une exposition photo fut organisée au Palais de Tokyo pour dénoncer les conditions d'insalubrité. Baptisée « Les Gervaises » en mémoire du roman de Zola², l'exposition fut interdite par le Ministère de l'Intérieur le matin même de son inauguration. Les chaînes d'info suivaient en direct-live les bandes qui dévalisaient les centres villes et il fallait désormais montrer sa carte d'identité pour entrer dans un centre commercial. L'armée avait été déployée et chaque week-end des manifestations monstres se déroulaient dans toute la France aux cris de « Anarchie, ça chie » ou « La chienlit aux chiottes ». Une jungle, voilà ce qu'était devenue La France.

Emilie constatait dans son cabinet d'avocat le boom des affaires. On battait chaque semaine des records de ventes. En effet, dans ce climat agité et incertain, les Français investissaient dans la pierre ou s'attachaient les services d'avocats pour se défendre. Ses clients lui avaient confié à voix basse leur crainte de l'avenir.

CHAPITRE 3

Le couloir du commissariat était baigné de soleil. C'était paradoxal ; comment pouvait-il faire beau dans un moment pareil ? Assise sur un banc, on avait dit à Emilie d'attendre son tour, un peu comme dans la salle d'attente d'un médecin. Chaque banc était occupé par un policier et son prisonnier ; certains étaient menottés.

Emilie gambergeait. De quelles activités politiques s'agissait-il ? Qui l'avait dénoncée ? Avait-elle un jour donné un avis politique maladroit ? Difficile à croire. Pour Emilie la politique était un match d'éloquence télévisé joué par des communicants plus intéressés par leur carrière que par le quotidien des Français. Dans son métier d'avocate, il y avait à vrai dire peu d'éloquence et beaucoup de travail. C'est au cinéma, en voyant ce film³ sur le combat d'un avocat atteint du sida que la vocation s'empara d'elle. Emilie aimait que justice soit faite et cela lui donnait un drôle de frisson quand cela se produisait.

Sur sa gauche, une porte s'ouvrit. « - Venez » lui ordonna le policier en la prenant par le bras. Il l'emmena dans un bureau et la fit assoir devant une table. Un homme l'attendait, assis. Il portait un costume gris, un dossier était ouvert devant lui.

- Selon nos informations, commença l'homme sans préambule, demain vous donnerez une conférence. Vous confirmez ?

- Oui, répondit calmement Emilie, je donne des conférences d'histoire dans des maisons de retraite.

- Mais vous n'êtes pas historienne que je sache.

- C'est quoi le problème ?

- C'est moi qui pose les questions Madame Duval, répondit sèchement l'homme. Alors, ces conférences ?

Emilie se remémora le jour où elle avait proposé ses services bénévoles à des maisons de retraite. Au début, ce fut un flop. Les directrices l'écoutaient poliment mais personne ne la rappelait. Et puis, une directrice plus curieuse que les autres aima la façon dont Emilie mélangeait l'histoire, la littérature et la musique. « Mes résidents vont adorer », avait conclu gaiement la directrice.

² Emile Zola – L'assommoir – 1876.

³ Philadelphia – Jonathan Demme - 1993

- Cela occupe mes dimanches après-midi, répondit finalement Emilie, et les gens apprécient.

- Non, coupa-il, tout le monde n'apprécie pas. Vous avez été dénoncée.

- Vous savez, il n'y a pas plus de vingt personnes dans mes conférences, des personnes âgées de surcroît. Certains s'endorment et d'autres ne se souviennent même pas du sujet. Alors, je doute qu'ils puissent dénoncer quoi que ce soit.

- Vous oubliez les familles, précisa l'homme au costume gris. Nous avons reçu leurs lettres qui protestent contre vos opinions politiques. Par exemple, votre dernière conférence, c'était bien sur l'Arc de Triomphe de Paris, n'est-ce pas ? On nous a dit que vous aviez lu des extraits de l'appel du 18 Juin du Général de Gaulle ; c'est vrai ?

- Absolument, affirma Emilie, et alors ?

- Madame Dulac, vous savez que le gouvernement met en œuvre une nouvelle politique. Il supprime toutes ces lois qui empêchent les Français de trouver du travail ou d'entreprendre. Cette liberté retrouvée ne peut servir à contester. Or, vous encouragez nos concitoyens à se rebeller.

- Vous êtes sérieux ? Je ne suis pas député, se moqua-t-elle, je ne m'exprime pas devant l'Assemblée nationale. Je fais juste des conférences devant des personnes âgées clama-t-elle agacée.

- Il n'y a pas de petites rébellions Madame, dit l'homme fermement. Vous mettez le ver dans le fruit. Nous voulons que vous cessiez ces conférences. Nous savons que votre père est âgé et qu'il s'occupe de votre mère handicapée. Il bénéficie des prestations d'aide à domicile je crois. Le budget de ces prestations a été réduit de 80% déjà. Il serait dommage qu'une erreur administrative vienne supprimer celles dont bénéficie votre père. Quant à vous Madame, vous êtes avocate dans un grand cabinet. Il serait préjudiciable aussi qu'une dénonciation anonyme parvienne à vos dirigeants.

Emilie avait le souffle coupé. Cet homme était fou. Assise sur sa chaise devant ce timbré, la peur lui parlait : « Va-t'en, enfuis-toi ». Etudiante, elle avait parcouru un livre qui faisait l'éloge de la fuite⁴. Son auteur, un médecin se souvenait-elle, expliquait que la fuite était aussi efficace que le combat. Aujourd'hui, face au danger, elle comprenait : elle devait s'échapper. L'homme ferma le dossier devant lui et se leva. Emilie ne lui avait même pas demandé son nom et son titre.

- Madame Dulac, dit-il sèchement, je ne veux plus jamais entendre parler de vous.

Emilie quitta la pièce sans un mot. Dans le couloir du commissariat elle entendait encore l'écho de la peur : « Pars, pars, pars. ».

CHAPITRE 4

Emilie grimpa mécaniquement dans le premier bus qu'elle croisa ; peu importait sa destination. A sa droite une vieille femme lui rappela son arrière-grand-mère. Elle avait vécu l'exode en 1939 et, avec ses jeunes enfants, elle avait traversé la France pour rejoindre son mari soldat en zone libre.

Dans le bus, un soldat armé faisait une ronde. Emilie remarqua que le chargeur de son fusil mitrailleur était enclenché. Elle aurait voulu que la Justice s'asseye à côté d'elle dans ce bus, lui prenne la main et lui murmure des mots rassurants. Seul le ronronnement du moteur diésel lui répondit. Le bus approchait de la bibliothèque municipale. Instinctivement, elle appuya sur le bouton d'arrêt. Le soleil irradiait encore cette matinée irréelle.

⁴ Henri Laborit – L'éloge de la Fuite – 1976.

A l'intérieur, elle chercha Laurence Paille parmi les rayonnages. Deux ans auparavant, Emilie avait demandé à rencontrer Laurence, le jour où elle avait vu son livre préféré sur la table des coups de cœur de la bibliothèque. La soixantaine, lunette noire, élégante, la bibliothécaire s'était présentée. Il s'en était suivi une discussion enthousiaste entre les deux femmes. Elles aimaient les livres où se croisaient le destin des hommes et l'histoire : « Le comte de Monté Cristo », « Les vestiges du jour » ou encore « Un long dimanche de fiançailles ». Par la suite, les conseils de lecture de Laurence s'étaient révélés judicieux et Emilie venait découvrir régulièrement les coups de cœur de sa bibliothécaire préférée.

- Il m'arrive une histoire de fou, dit tout bas Emilie quand elle trouva Laurence dans la bibliothèque.

Laurence écouta patiemment Emilie : la voiture de police, l'interrogatoire et les menaces. Sur le visage de la bibliothécaire, une inquiétude inhabituelle se lisait.

- Moi aussi il m'arrive une histoire de fou, répliqua Laurence. Venez.

Emilie suivit la bibliothécaire qui ouvrit plusieurs portes, traversa un long couloir puis s'arrêta devant un hall. Elle vérifia qu'il était désert avant d'y pénétrer. Des livres, entassés par terre, formaient une pyramide de presque deux mètres de hauteur.

- On a reçu l'ordre de la préfecture hier, expliqua Laurence. Ils nous ont demandé de sortir tous ces livres des rayons. Un camion viendra les chercher demain pour les brûler.

-Quoi ! Brûler des livres ? demanda Emilie stupéfaite.

- Oui, et il se passe la même chose dans toutes les bibliothèques de France.

Emilie ramassa au hasard quelques livres devant elle : « Les Misérables », « Mémoires de Guerre », « La république », « Le procès ». Elle se demanda si c'était une blague ou si elle était dans un cauchemar.

- Que faut-il faire ? demanda la bibliothécaire.

- Je ne sais pas, ne prenez aucun risque en tous cas. Ils sont fous vous savez, ils ont menacé mes parents ce matin. Soyez prudente Laurence.

C'est en quittant la bibliothèque qu'Emilie comprit. C'était comme si le carton d'un décor se craquelait devant elle : son pays basculait dans la dictature. Oui, la France basculait dans la dictature.

CHAPITRE 5

Que faire ? Que pouvait faire l'homme de la rue se demanda Emilie ? Ne rien faire c'était devenir au pire un bourreau, au mieux un collaborateur. Agir, c'était entrer dans la résistance et risquer la mort. Mais quelle voie choisir ? Elle pensa à sa famille, à son enfance dans un minuscule village dans la grande banlieue nord de Paris, à cette éducation ouvrière qu'elle avait apprise à cacher. En cet instant, elle, l'avocate de la banlieue bourgeoise de Paris, était vide de repères et de racines.

Et puis, doucement, indiciblement, une minuscule idée germa. Quelque chose d'infime, un espoir mineur, une étincelle. Elle fredonna une chanson américaine rageuse qui parlait d'étincelle et de feu⁵. Hésitante, elle sortit son téléphone de sa poche. Était-elle sur écoute ? Tant pis ! Il fallait prendre le risque. Elle composa un numéro ; on décrocha :

- Bonjour Henri. C'est Emilie. J'ai besoin de toi, il faudrait que tu viennes.

⁵ Bruce Springsteen – Dancing in the dark – 1984.

- Oh Emilie, tu es toujours vivante ? répondit une voix masculine moqueuse.
- J'ai besoin de toi Henri. C'est important.
- Tu sais que ça fait deux mois que je suis sans nouvelles de toi.
- Viens je te dis, continua-t-elle.
- Non mais, tu rigoles ou quoi ! Deux mois sans m'appeler et tu voudrais que je rapplique à ton premier coup de fil. Tu me prends pour qui ?
- C'est une question de vie ou de mort Henri. Je suis devant la bibliothèque. Je t'attends.

Puis, elle raccrocha. Emilie avait connu Henri quelques mois auparavant. Dans ses rêves d'adolescente, c'est dans une librairie, au détour d'une quatrième de couverture, qu'elle avait imaginé un coup de foudre. Et bien non ; elle avait rencontré Henri à la piscine municipale, sous la douche. Elle lui avait demandé son chrono au 100 mètres. « Aucune idée, avait-il répondu, je nage pour ressembler à un dauphin ». Ça lui avait plu. Henri avec sa gueule d'ange et son petit sourire en coin la faisait craquer, sans parler de ses abdominaux. Il avait un club de fitness au centre-ville. Il y côtoyait tout ce qui levait de la fonte : bodybuilders, agent de sécurité, quadra en quête de pecs. Il avait un peu le look de Steve McQueen et elle s'était parfois surprise à chantonner « Mon légionnaire »⁶ en pensant à lui. Elle avait accepté de le revoir au restaurant et au cinéma. Ils aimaient la même cuisine mais on ne pouvait pas en dire autant du cinéma. Lui, c'était les films américains de super héros et elle les films français intimistes. Du lycée, Henri avait conservé une phrase qu'il répétait souvent. « A la fin de l'envoi je touche »⁷ disait-il par exemple quand il lui volait un baiser. Finalement, comme toujours, après quelques semaines, Emilie s'était lassée et n'avait plus répondu aux appels d' Henri.

Un ronronnement tira Emilie de ses pensées. Une moto venait de piler devant elle. C'était Henri. C'était une drôle de moto en fait : verte kakie, d'une longueur inhabituelle et avec des roues surbaissées.

- Tu as vu, dit-il fièrement, c'est la moto de Steve McQueen dans la Grande Evasion⁸.

Emilie fit une moue circonspecte.

- Une question de vie ou de mort, continua-t-il interrogateur en lui tendant un casque. Où allons-nous jouer les sauveurs Madame l'Avocate ?

« Madame l'Avocate », c'est ainsi qu'il l'appelait parfois quand il y avait une tension entre eux. Henri n'était pas un homme rancunier, c'était une de ses qualités d'ailleurs. Lors de leurs disputes d'amoureux, il était le premier à se réconcilier. Il venait vers elle les bras ouverts et lui disait « - Fais-moi un câlin, on oublie tout ça ». Emilie enfila le casque et monta à l'arrière de la moto.

- Je me tiens où sur cet engin, demanda-t-elle agacée ?
- Tu t'accroches à mes abdos que tu aimais tant, lui répondit-il amusé.

CHAPITRE 6

Le quartier militaire de Satory était situé sur les hauteurs de Versailles. C'était une des plus grandes bases militaires de France. C'était ici par exemple que les troupes répétaient le défilé du 14 juillet. Le quartier était ultra paisible ; non pas à cause de la présence de policiers ou de caméras de surveillance mais tout simplement parce que le GIGN⁹ y était basé. Même les loubards les plus tordus ne se risquaient jamais à croiser l'élite de la gendarmerie.

⁶ Edith Piaf – Mon légionnaire - 1937. Chanté également par S. Gainsbourg en 1987.

⁷ Edmond Rostand – Cyrano de Bergerac - 1897

⁸ La Grande Evasion – John Sturges – 1963

⁹ Groupement d'Intervention de la Gendarmerie Nationale.

D'ailleurs, ne reculant devant aucun populisme, le nouveau Président de la République avait songé un temps à quitter l'Élysée et à s'installer auprès de cette unité d'élite.

Emilie avait mis au courant Henri de la situation et avait exposé son plan. « Tu es complètement folle. » lui avait-il rétorqué ahuri.

L'entrée de la base militaire était gardée par deux sentinelles et un chien d'attaque. Emilie demanda à rencontrer le commandant de la base. Comme la sentinelle rigolait de son culot, elle s'approcha et murmura à son oreille. La sentinelle se figea alors, elle entra dans le poste de garde, on la vit parler au téléphone puis raccrocher. Quelques minutes après, elle réapparut ; elle allait les conduire auprès d'officiers. Pendant qu'ils marchaient vers le bâtiment central de la base, Henri interrogea discrètement Emilie « - Tu lui as raconté quoi pour qu'il nous fasse entrer ? ». Aucune réponse ne vint.

Ils attendirent, longtemps. Après une fouille en règle, ils furent introduits dans le bureau d'un militaire qui portait une étoile sur son képi. « Un général de brigade, se dit Emilie ; le même grade que celui du Général de Gaulle ». Sur sa poitrine une étiquette velcro indiquait « PEYRE ».

Emilie exposa son plan. Le général Peyre l'écouta sans mot dire.

- Ainsi donc Madame, résuma-t-il stoïquement – vous envisagez avec votre ami de vous introduire dans l'immeuble de la télévision, de prendre la parole au JT et puis de déclencher un coup d'Etat.

- Oui, en résumant, c'est cela dit-elle aussi stoïque que le général.

- Et vous souhaitez qu'après votre passage au JT j'entre dans Paris avec mes troupes ? poursuivit le général.

- Pas exactement. Je voudrais que vous contactiez les autres généraux de l'armée Française et que vous libériez cette nuit toutes les préfectures de France.

- Vous êtes folle Madame, ria-t-il. Je ne suis pas Ministre de la Défense.

- Justement mon Général ; ce soir au JT je vous nommerai Ministre de la Défense. Vous aurez toute l'autorité nécessaire.

Le Général réfléchissait, dubitatif. Henri était silencieux. Il se demandait où Emilie trouvait cette assurance. Il connaissait la femme sportive, intelligente et cultivée ; mais dans quel livre, dans quel film, dans quel rêve, dans quelle enfance avait-elle puisé cette force ?

- Madame, reprit le Général, il manque quelque chose à votre plan : la lé-gi-ti-mi-té dit-il en articulant. Vous n'en avez aucune.

- Vous vous trompez mon Général.

Emilie s'approcha du général Peyre et murmura à son oreille. Lui aussi se figea puis réfléchit longtemps. Il tenta ensuite d'obtenir des informations sur le moyen qu'utiliseraient Emilie et Henri pour s'introduire dans l'immeuble de la télévision. Emilie refusa de lui répondre. Elle se dirigea vers la porte puis se retourna une dernière fois en disant « L'histoire ne ressort pas les plats ; choisissez votre camp judicieusement mon Général ». Sur le chemin du retour vers l'entrée de la caserne, Henri se pencha vers Emilie.

- Tu comptes faire comment pour entrer dans l'immeuble de la télévision ?

- C'est toi qui vas nous faire entrer, lui dit-elle en souriant.

CHAPITRE 7

« - Tu es complètement folle » s'exclama Henri pour la seconde fois de la journée quand Emilie lui expliqua en détail son plan. Et puis en roulant vers Paris, il changea d'avis. Oui, ils avaient une chance de réussir, une minuscule chance. Et il se préparait à y mettre son grain de sel. Dans un virage du périphérique, la tour Eiffel apparut. A son sommet un drapeau flottait dans le vent. Depuis quelques jours ce drapeau n'était plus frappé aux couleurs bleu-blanc-rouge. Circuler sur le périphérique parisien était devenu un cauchemar pour les automobilistes depuis que les portes d'Auteuil et de Saint-Cloud avaient été fermées pour empêcher l'accès au Bois de Boulogne. C'était en effet sur l'hippodrome de Longchamps que le Ministère de l'Intérieur avait interné les étrangers en situation irrégulière.

Le club de musculation de l'immeuble de télévision était fastueux. Henri n'avait jamais vu autant de luxe et d'esprit chic. Patrice, le responsable, avait accepté de le faire visiter à Henri dès qu'il avait téléphoné. Pendant qu'Henri faisait semblant de s'intéresser aux appareils de fitness, Emilie cherchait un moyen d'accéder au JT. Cela commençait mal puisque le club était au sous-sol alors que le studio du JT trônait au sommet de l'immeuble. Un peu au hasard elle demanda où était la sortie de secours. Patrice désigna une porte au fond à gauche. Bingo : la sortie de secours communiquait avec les escaliers de service.

Henri et Emilie gravirent les étages en silence. Au onzième, la porte d'accès était fermée de l'intérieur. C'est à ce moment qu'Henri mit son plan à exécution. Il sortit de sa poche un revolver Beretta et, sans hésiter, il tira à deux reprises sur la serrure de la porte. Emilie faillit protester contre l'utilisation d'une arme mais elle se retint : « la fin justifie les moyens » s'était-elle convaincue.

La porte avait cédé. Ils accédèrent à des bureaux paysagers. Les coups de feu n'avaient alerté personne visiblement. On était samedi soir, les bureaux étaient presque déserts. L'étage était un véritable labyrinthe, ils tournaient en rond. Henri remarqua sur les murs une ligne de couleur bleue interrompue par des numéros. Il eut l'intuition de les suivre : 15...10... 5... 4...3...2...1...0

A dix mètres d'eux, sur la gauche, un agent de sécurité armé gardait la porte d'accès au studio. Il avait une carrure de rugbyman. Henri se retourna vers Emilie et déboutonna les premiers boutons de son chemisier et lui dit « - Tu passes devant l'agent de sécurité avec ta démarche d'hôtesse de l'air et je m'occupe du reste ». Emilie louvoya dans le couloir en accentuant son déhanché et, la tête levée, n'accorda pas un regard à l'agent de sécurité. Quand il se retourna pour mater Emilie, Henri s'approcha à pas de loup, et fracassa son beretta sur la tête du géant. L'agent de sécurité s'écroula. Etendu sur le sol, il ressemblait maintenant à une vieille carcasse. Henri ne mit que quelques secondes à le neutraliser avec sa paire de menotte et à retirer le chargeur de son arme.

Emilie et Henri étaient maintenant devant la porte du studio. Emilie ne reculerait pas ; Henri le savait.

- Tu es prêt ? demanda Emilie.

Henri s'approcha, il posa sa main dans le cou d'Emilie. Leurs lèvres s'unirent dans un baiser doux, si doux ... Henri, les yeux fermés, tournoyait, tournoyait autour du baiser de Rodin¹⁰. Emilie, tournoyait elle aussi, un peu comme Faye Dunaway, dans ce film avec Steeve McQueen dont elle avait oublié le nom¹¹. « Soit prudent Henri » murmura Emilie.

Henri saisit la poignée de la porte du studio d'une main et de l'autre il serra son beretta.

- « A la fin de l'envoi je touche »¹² dit Henri en souriant.

¹⁰ Le baiser – Auguste Rodin – 1899 – Musée Rodin – Paris.

¹¹ L'affaire Thomas Crown – Norman Jewison – 1968.

¹² Voir page 6.

Ils entrèrent.
La suite des événements appartient à l'histoire.

CHAPITRE 8

Manuel d'histoire-géographie – Classe de 3^{ème} – Education Nationale Française. Edition de 2035 - Discours télévisé d'Emilie Dulac en juin 2031.

« Mes chers compatriotes,

Je me présente devant vous ce soir pour vous rendre la liberté et libérer notre pays. Je m'appelle Emilie Dulac, je suis avocate.

J'accuse la police d'avoir menacé ce matin la vie de mes parents pour me faire taire lors d'une conférence. J'accuse le président de la République de préparer la destruction de tous les livres des bibliothèques évoquant les combats de nos aïeux pour la liberté. J'accuse surtout le gouvernement de vous faire vivre dans la peur et la violence. Je les accuse d'étrangler dans la misère les plus fragiles d'entre nous et de détruire l'avenir de nos enfants.

Ces crimes sont une tâche dans la destinée de notre pays. La France s'est toujours tenue debout face à l'histoire et ce soir je vous appelle à vous lever et à me rejoindre. Mon père fut le garde du corps du Général de Gaulle pendant vingt ans. Il m'a éduqué avec au cœur nos valeurs républicaines d'égalité, de liberté et de fraternité. Et je m'inscris dans ses pas pour restaurer la grandeur de notre pays et la République.

Je nomme ce soir Ministre de la Défense le général Peyre. J'appelle les forces armées terrestres, navales et aériennes françaises à le rejoindre immédiatement. Je leur demande de libérer toutes les préfectures de France cette nuit. Je déclare hors la loi le gouvernement français actuel y compris le Président de la République. Cette nuit nous restaurerons la République et demain matin je prendrai la tête d'un gouvernement provisoire.

Françaises, Français, la France vous appelle. Rejoignez là.

Vive la France, Vive la République ».

CHAPITRE 9

En sortant de l'immeuble, Emilie et Henri étaient attendus par des hommes cagoulés et armés. C'était la fin peut-être se dit Emilie. Elle s'imagina un instant dans les fossés du château de Vincennes, ligotée, face à un peloton d'exécution. Un militaire s'avança vers elle à visage

découvert. Il portait aux épaulettes quatre lignes verticales : c'était un colonel. Il se mit au garde à vous et c'est ainsi qu'il se présenta.

- Colonel Garit, garde républicaine de l'Elysée. A vos ordres Madame.

En effet la suite des événements appartenait à l'histoire. Le Général Peyre avait choisi son camp. Il avait mobilisé ses troupes qui prirent d'assaut l'Assemblée nationale et le Sénat. Dans la France entière les militaires se rallièrent à lui dans la nuit. La rumeur racontait que des parachutistes sautèrent sur les préfectures de Marseille et de Lyon pour les libérer. La garde républicaine de l'Elysée se souleva dans la soirée contre le Président de la République qui prit la fuite. Il fut arrêté quelques jours plus tard à la frontière luxembourgeoise et condamné à la prison à vie pour haute trahison. Le lendemain matin, la presse titra « L'appel du 19 juin ». Emilie Dulac annula par décret les décisions de son prédécesseur et prit la tête d'un gouvernement provisoire. Elle fut élue Présidente de la République Française deux mois plus tard.

Les médias racontèrent aussi la vie du père d'Emilie Dulac ; la presse américaine la surnomma FBGG pour « the French Body Guard's Girl¹³ ». Des photos de son père protégeant le Général de Gaulle furent déclassifiées et une série Netflix raconta sa vie. Le Général Peyre expliqua dans ses mémoires que le lien presque filial entre Emilie Dulac et le Général De Gaulle l'avait convaincu de lancer ses troupes sur Paris.

CHAPITRE 10

Le jour de son investiture comme Présidente de la République Française, Emilie Dulac descendait les champs Elysées dans une jeep militaire. Henri, devenu son époux, était à ses côtés. Les hélicoptères d'apparat faisaient alors un bruit insupportable, comme un ronronnement rauque et familier. C'est à cet instant qu'elle se réveilla : elle était dans son lit ; dans son appartement. Et ce ronronnement rauque et familier était celui de Freddy - son chat - qui dormait sur elle. Ahurie, Emilie comprit qu'elle avait rêvé.

Adieu Général Peyre, adieu JT, adieu moto de Steeve McQueen, adieu Henri. Internet lui confirma que la tour Eiffel n'avait jamais été vendue et que la Vème République existait encore.

EPILOGUE

Une torpeur lourde gagna Emilie après son petit déjeuner. Oui, elle devait l'admettre : elle aimait cette Emilie résistante et chef d'Etat. Sa vie lui parut un peu fade alors. Dans ces moments-là, pour changer d'humeur, elle nageait. Elle prépara donc son sac de piscine, prit un bus dans lequel il n'y avait bien sûr aucun militaire armé. Devant la piscine, elle reconnut une silhouette familière : Henri.

- Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda-t-elle.
- J'ai rêvé de toi cette nuit ; un rêve super bizarre, expliqua-t-il. On prenait d'assaut l'immeuble d'une chaîne de télé et tu devenais Présidente de la République. Ça m'a donné envie de nager avec toi.

Emilie, incrédule, prit Henri par le bras et l'entraîna vers la piscine. Ils nagèrent presque une heure puis ils s'étendirent sur des chaises longues.

¹³ La fille du garde du corps français.

- Tu donnes toujours des conférences d'histoire ? demanda Henri.
- Oui. J'en ai une cet après-midi justement.
- Et ça sera quoi le thème de la conférence ?
- Je vais changer de style, précisa Emilie. Je parlerai de chansons : « Sur la route de Memphis », « Mon Légionnaire ». De films aussi : « La grande évasion », « Philadelphia » et peut être de « Cyrano de Bergerac ».
- C'est sympa comme programme, dit Henri séduit. Je peux venir avec toi ?
- D'accord, dit-elle lentement. A condition que tu m'y emmènes en moto. Tu sais, la moto de Steeve McQueen.
- Comment tu sais que j'ai acheté sa moto ? demanda-t-il stupéfait.
- Moi aussi je rêve la nuit Monsieur McQueen, lui dit-elle en posant la main sur son visage.

En l'embrassant, Emilie repensa aux chansons et aux films qui avaient accompagné son rêve. Comme c'était curieux, c'était à la fois la BO de son rêve et de sa vie. Le sens de son rêve lui apparut alors évident. Toutes ces chansons, ces films et ces livres avaient posé en elle autant de repères que les articles de droit qu'elle avait lus pour devenir avocate. Prenons soin de notre culture car elle n'existe qu'en temps de liberté ; voilà ce que lui murmurait son rêve.

Et puis, il y avait ce film ... avec Steeve McQueen... domptant une moto volée... échappant aux soldats allemands... Grace à cette célèbre scène de cinéma, Emilie Dulac venait de trouver le titre de sa conférence de l'après-midi : « Steeve McQueen & Cie ».